

Fosse-aux-lions fut un moment sans comprendre l'étendue de son malheur ; mais enfin il le comprit. Il s'avança alors vers son frère en J.-C. et pâle, les dents serrés, les poings fermés :

—Toi, mon venimeux, grinça-t-il, tu vas me remettre le serin, et tout de suite !

—La peau ! lui répondit nettement Hareng laité.

—La peau !... tu dis : la peau !... Ah ! mon polisson ! nous allons voir.

Et avant que Hareng laité ait pu deviner d'où ça lui tombait, il reçut sur le nez un formidable coup de poing fitzsimmonin.

La cage roula dans un coin pendant que le serin vert, scandalisé et terrorisé poussait, dans sa détresse, des *qui qui* étourdissants.

Les deux champions relevèrent leur robe jusqu'à la ceinture, fixèrent la jupe à l'aide d'un gros nœud, retroussèrent leurs manches, et pif ! paf ! pouf ! v'lant ! bing ! bingue ! les coups de poings pleuvaient que c'était une bénédiction.

Les bons camarades faisaient galerie et paraissaient à l'envie.

Soudain la porte s'ouvrit brusquement et un homme austère parut sur le seuil. C'était le supérieur du phalanstère de sainte Simplice, le vénérable père Nicol.

D'un bond il fut sur les deux combattants qu'il sépara.

—Misérables ! cria-t-il vous êtes indignes de porter la lévite. Allons, allons, retirez-là et rendez-vous au cachot !

C'est alors qu'on expliqua au père Nicol le motif de la bataille. Il jeta au ciel un regard désole, ramassa la cage, l'ouvrit, prit l'oiseau, s'approcha de la fenêtre, donna une poussée au premier châssis, fit jouer la petite lucarne du second et dit solennellement :

—Dieu a fait les oiseaux libres, parce qu'ils sont dignes de la liberté. C'est ce qui les distingue des hommes.

Et il lâcha le serin vert, qui partit à tire d'aile, sans demander son reste.

—Maintenant, ajouta le père Nicol en se tournant vers les deux phalanstériens déconfits, allez en paix et ne péchez plus

LE LEGAT

Maintenant que la venue du légat papal est décidée, qu'il est embarqué et fait voile sur nos rives, il faut bien que les castors fassent à contre-fortune bon cœur.

Mais ils n'en sont pas moins bien drôles.

Voici ce que dit l'un des journaux qui ont le plus combattu, jusqu'au dernier moment, le projet d'envoi d'un ablégat :

Ce que les catholiques de tous les camps politiques ont à faire maintenant, c'est de se préparer à accepter sans arrière pensée les décisions du délégué, quelles qu'elles soient.

Nos amis les libéraux doivent bien se mettre dans la tête une chose, c'est que, quoi qu'il arrive, le représentant du Saint-Siège ne vient pas ici pour humilier nos évêques ni pour faire accepter le règlement Greenway-Laurier dans sa forme actuelle. Cela est certain.

Comment la trouvez vous, la soumission de ces messieurs ?

Il faut se soumettre, disent-ils,—dans les deux camps.

Et ils se préparent à se soumettre.

D'abord, dit-il, le légat ne peut pas donner tort aux évêques.

Ensuite, il ne peut pas approuver le règlement Laurier.

Donc, nous nous soumettons.

Quelle générosité, quelle grandeur d'âme, quelle élévation de caractère !

Et surtout, la bonne farce.

Mais il n'est pas sûr que les choses tourment ainsi.

Rien ne dit que les évêques auront raison.

Rien ne dit que le règlement soit condamné.

Alors vous soumettrez-vous ?

Non, n'est-ce pas ?

Vous êtes-vous soumis à gr Smeulders ?

Vous êtes-vous soumis à Mgr Conroy ?